

Lettre sur l'amitié
(en écho à l'hommage d'Ingrid Auriol à
François Fédier)



Œuvre de Yannick Trinquier

Vincent Josse

Paris, le 13/05/2021

Chère Ingrid,

Merci pour cette [esquisse d'une phénoménologie de "la vie après la vie"](#), que je viens de lire sur le site *Paroles des jours*. Elle m'a mis en train de penser avec toi, me faisant pressentir quelque chose que je vais essayer de dire.

Le déclic pour moi, dans ton texte, c'est la citation d'Aristote : « l'ami est un autre soi-même ». Il y a deux manières de l'entendre. La première est usuelle : l'autre, s'il est mon ami, est comme moi-même. L'accent dans la phrase d'Aristote (François Fédier aimait parler de cette manière accentuée de lire) porte alors sur « autre ». Mais il est aussi possible d'entendre la phrase en accentuant sur « soi-même » : L'ami est un *soi-même*, mais autre. L'altérité devient alors absolument non conventionnelle : c'est l'altérité qui sépare le Je du soi (Je est un autre), celle qui fait que nous avons à *devenir* qui nous sommes (et que donc nous ne sommes pas vraiment, pas encore). L'ami est le soi qui nous appelle à l'être. C'est ainsi que je comprends « la voix de l'ami » dans *Être et Temps*, le « frère sacré » dont il est question dans la poésie de Trakl, « l'homme dont je mourrai » dont parle Joë Bousquet... J'ouvre mon recueil de Trakl (Poésie/Gallimard) et regarde ce que je trouve :

Printemps de l'âme

(...)

L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit

Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne

*Longuement une cloche sombre dans le village ; cortège de
paix.*

*En silence le myrte fleurit au-dessus des paupières blanches
du mort.*

*Les eaux résonnent doucement dans le déclin de
l'après-midi Et la friche verdit plus sombre sur la rive,
joie dans le vent rose ; Le doux chant du frère sur la
colline du soir.*

Le doux chant du frère sur la colline du soir, voilà la voix de l'ami que tout être le là porte auprès de soi. Le suicide *sur la colline du soir* pour quelqu'un comme Trakl, serait-ce devenir soi en rejoignant ce frère qu'il est – répondre définitivement à son appel ? Pour l'être humain, la vie du vivant après la vie serait-elle solidaire d'une vie du mort avant la mort ? Un mort « pas né » lorsque l'être humain manque son destin et meurt sans être devenu soi, sourd à la voix de l'ami.

Toussaint

*Les petits hommes, les petites femmes, compagnons
tristes, Viennent aujourd'hui répandre des fleurs
bleues et rouges Sur leurs caveaux qui timidement
s'allument.*

Ils agissent devant la mort en pauvres marionnettes.

*Ô ! comme ils semblent ici plein de peur et
d'humilité, Quand des ombres se tiennent derrière
les buissons noirs.*

*Dans le vent d'automne lamentent les pleurs de ceux qui ne
sont pas nés, On voit aussi des lumières se perdre en
flammeroles. (...)*

Qui nous sommes, l'être que nous avons à être, est un mort qui ne naît que dans le trépas – le pas ultime dans lequel nous rejoignons l'ami qu'il est, mais à

condition que toute notre vie nous travaillions à le devenir (travail d'une gestation en laquelle s'accomplit notre destin).

L'être humain n'est grand qu'en ce devenir soi. Les petits hommes et les petites femmes sont celles et ceux qui, en nombre (et il est bon de s'inclure dans ce nombre pour avoir une chance d'échapper au compte), n'accouchent pas de l'ami fraternel en mourant ; c'est pour cet ami (leur soi) qu'ils sont des « compagnons tristes ». Être âme, c'est s'entretenir avec l'ami... (je pense au dernière livre de François : *Tenir, entretenir, s'entretenir*), que l'entretien se déploie en dialogue ou avorte faute d'écoute.

Le 25 avril 1930, Pessoa écrit : « être âme, c'est savoir s'être. » (texte n°84 du *Livre de l'intranquillité*.) Pour Pessoa, savoir s'être c'est être libre face à la grammaire et ses codes, pour dire ce qu'il voit. Et si l'âme était le souffle en lequel vivent les morts, ceux qui sont nés dans le trépas des aînés comme ceux qui ne sont pas encore nés et que portent les vivants ? Souffle qui est celui de la Parole... Page 9 de ton *esquisse d'une phénoménologie de "la vie après la vie"*, tu écris que « l'humanité est constituée "de plus de morts que de vivants" puisqu'il est indéniable que la plupart de nos centres d'intérêts livresques, artistiques, musicaux, que les lieux urbains, la campagne elle-même, la vie économique, la technique, bref le monde dans son ensemble portent l'empreinte de la présence d'hommes, anonymes pour beaucoup, aujourd'hui disparus avec qui nous coexistons sans nécessairement toujours en prendre la pleine mesure. » Dans une entente non positiviste de l'humanité, ces morts en plus grand nombre que les vivants sont les morts que sont les vivants qui n'accoucheront pas du « frère sacré », et les vivants sont ces frères à naître, peu nombreux à être écouté de ceux qui travaillent à devenir soi, et donc à s'être. C'est bien dans la Parole (avec une majuscule, François traduisait ainsi *Sage*, Parole dont l'écoute est partie prenante) que « nous coexistons sans nécessairement toujours en prendre la pleine mesure » avec les morts (nés ou à naître) ! et dans la langue (plus pensante que nous) il est clair que nous coexistons avec les décédés qui l'ont forgée.

Dans l'expression de Pessoa « savoir s'être », *être* a le même sens "actif" que dans l'expression « être le là ». La difficulté dans le mot « être le là », c'est d'entendre « le là ». Or le deuil m'a ouvert l'oreille, en me ramenant aux mots consolateurs qu'une mère dit à l'enfant qu'elle serre contre son sein, d'une voix calme et profonde : « Là... là... là... » Pourquoi « là » est-il le mot de la consolation ? C'est le mot qui dit la césure : « là, c'est fini ». Il y a la première coupure, celle qui fait mal, et il y a cette autre coupure, celle qui console. Une des dernières choses que j'ai partagées avec François porte sur le verbe grec pour dire *consoler* : παραμυθέομαι. Tu sais tout ce que dit Beaufret de μυθέομαι dans *Dialogue avec Heidegger*, montrant que le μύθος est la Parole de vérité (au sens original de l'ἀλήθεια). Or le préfixe παρα- indique un contact ; ce que dit la langue grecque, c'est donc que la consolation a lieu au contact de cette Parole primeraire ; et la langue française dit que c'est là notre véritable sol. Prononce maintenant « être le là » en disant « là » avec l'intonation d'une mère qui console ; cela veut dire : être la déchirure à partir de laquelle se déploie le temps, la coupure qui nous sépare de l'ami, de l'être que nous avons à être et qui nous rejoint dans le trépas (si notre mort est vive et notre vie n'est pas morte). Une *phénoménologie de « la vie après la vie »*, serait-ce une phénoménologie de notre vie sur ce sol étrange qu'est *le là*, cette coupure abyssale en laquelle s'origine toute liberté (en la franchise de l'estre) et qu'il nous revient d'être ? Où « la vie après la vie » n'est rien d'autre que la vie *après*, c'est-à-dire la vie outre, la vie autre (sans rapport avec la biologie) dans l'intimité de cette coupure, béance primeraire en laquelle les morts et les vivants se parlent ? Béance qui s'ouvre parce que l'homme est après l'être et l'estre après l'homme, se cherchant l'un l'autre...

Mais est-ce que je n'en dis pas plus que je n'en sais – passant outre voulant penser l'outre (et ce n'est pas pour rien que la retenue est la tonalité fondamentale des *Apports à la philosophie*) ?

Vincent Josse